

Fadéla M'rabet, Noureddine Saadi et Anouar Ben Malek au Feliv

Lorsque mémoire et mots se rencontrent

Le débat animé lors du café littéraire à l'occasion du Festival international culturel du livre (FELIV), a accueilli avant-hier respectivement Fadéla M'rabet, Noureddine Saadi et l'auteur du Rapt, Anouar Ben Malek.

Inévitablement, selon Anouar Ben Malek, la violence terroriste, d'il y a quelques années, est due à « la violence de ce qu'on avait vécu durant la guerre de libération ». « Nous n'avons pas le droit de parler des crimes coloniaux tant que nous-mêmes n'avons pas reconnu nos propres crimes », dira-t-il encore. Il ajoutera que le Rapt, son dernier roman, paru rappelons-le l'an dernier, s'adresse aux gens ordinaires et non aux politiciens. Dans ce sens, il argumente

en soulignant qu'« en tant qu'Algériens, nous ne sommes pas différents des autres et notre standard moral ne diffère pas de celui des autres humains sur Terre ».

L'intervention de Noureddine Saadi, à propos de son roman « La Nuit des origines », était essentiellement axée sur le besoin d'écrire qui selon lui précède à tout arrière-pensée romanesque. Dans La Nuit des origines, Saadi raconte l'Algérie qu'il transpose dans un paysage parisien à travers une Algérienne qui fuit le pays suite

aux misères et répressions accumulées. Du coup, le marché, espace-clé du roman, assiste au défilé de la jeune Algérienne dans cet espace pour vendre un manuscrit qui finalement ne cesse de la hanter car il raconte l'histoire de son propre pays.

Selon l'auteur, l'écriture lui a permis « de réveiller quelque chose en lui ». Fadéla M'rabet à son tour dira « j'écris à la suite d'une émotion ». Elle évoque à l'occasion sa participation par le passé à un congrès sur le féminisme. Elle qui exerçait comme

biologiste en France, les organisatrices du congrès l'ont invitée à contribuer pour raconter Simone de Beauvoir. L'auteur a voulu plutôt raconter sa grand-mère et a envoyé sa réponse aux organisateurs. Avec surprise, elle découvre que sa requête a été admise. A la suite de sa participation au congrès, elle découvre que l'assistance a été émue. C'est à ce moment qu'elle découvre que tout ce qui se dit des fins fonds des tripes est forcément universel.

Hamida Mechai

Anouar Benmalek à Algérie News

«Notre pays est grand, il doit regarder la vérité en face»

Nous l'avions rencontré, avant-hier, lors de la tenue d'un café littéraire à Riadh El Feth, dans le cadre du Festival international culturel du livre (FELIV). Anouar Benmalek, l'auteur du fameux «Rapt» ou encore «Ce jour viendra», nous révèle ses prises de positions vis-à-vis d'un certain nombre de sujets d'actualité culturelle et livresque.

Algérie News : Un désir ardent de connaître l'Histoire s'installe dans les consciences. Plus que jamais notre curiosité de tout savoir sur la guerre de Libération est «stimulée». Qu'en dites-vous ?

Anouar Benmalek : Les Algériens ont soif de connaître l'Histoire de leur pays. Et comme ils sont frustrés de sources d'information, évidemment chaque fois qu'on parle de l'Histoire, cela devient une espèce d'événement. Si la télévision algérienne diffusait des documentaires donnant des points de vue différents, l'atmosphère serait moins tendue. On a l'impression que lorsque quelqu'un se met à témoigner, il parle du destin de toute l'Algérie. Alors qu'en fait, il ne donne que son point de vue, uniquement son point de vue. Je veux dire sa propre version, et personne ne détient la vérité.

Il reste aussi le souvenir de la version officielle de l'Histoire, de la vérité officielle de l'époque. Certains sont profondément marqués par cela. Certains voudraient que nous soyons un pays angélique où il n'y ait que des héros. Alors que c'est faux, nous sommes comme tous les autres peuples, nous avons des pages héroïques mais aussi des pages sombres. Par conséquent, je pense que notre Histoire contient suffisamment de pages héroïques pour n'avoir pas honte des pages sombres.

Il ne faut pas avoir peur de la vérité. Nous avons déjà payé le prix cher à cause du mensonge. La vérité c'est ce qui rend le peu-

ple adulte. Toutefois, il faut que nous acceptions que la vérité soit parfois douloureuse. Pour certains, la guerre de Libération est le seul socle commun de l'Algérie. On doit se construire sur la vérité et non sur la légende. Les gens qui ont participé à la guerre de Libération sont finalement des êtres humains, qui avaient leurs points forts mais aussi leurs points de faiblesse et de lâcheté...

Que dites-vous de la littérature d'urgence, cette appellation qui à l'époque est devenue presque une mode ?

Ah ! Moi, je ne fais pas dans la littérature d'urgence ! Par ailleurs, il est normal qu'il y ait une littérature d'intervention sur le présent pour raconter les choses épouvantables durant la décennie noire. Mais à mon avis, cette appellation est tout à fait péjorative.

C'est vrai que durant le terrorisme, il y avait ce besoin immédiat de raconter ce qui se passait. La décennie noire avait des conséquences dramatiques sur de nombreux Algériens. Ce traumatisme doit être nécessairement «exorcisé» pour le fait de parler et de créer des espaces de paroles où chacun pourra intervenir afin de remédier à cet énorme traumatisme.

Notre peuple est silencieux. Pendant la guerre, il a eu peur de parler car il a eu peur des représailles du colon mais aussi des représailles du Front de libération nationale. A cette époque là, même fumer une cigarette relevait de l'interdit.

Humainement parlant, c'est abominable.

«Le Rapt» est un roman où vous vous penchez sur l'Histoire. Est-ce encore une fois ce désir de témoigner qui l'emporte sur la fiction ?

En fait, quand j'ai écrit «Le Rapt», je n'avais pas pour intention de témoigner ou pour faire œuvre de mémoire. En tant qu'Algérien, j'ai jugé nécessaire



d'en parler. Mon point de vue dans ce livre est tout à fait subjectif. Je me suis placé dans une position plutôt universelle où j'ai considéré que j'ai le droit comme tout être humain de raconter et ne guère céder la place aux Européens sous prétexte qu'ils représentent un standard moral supérieur au nôtre.

Au fond, j'ai essayé d'être le plus possible honnête vis-à-vis de moi-même, en écrivant ce que j'aurais dit à quelqu'un dans une conversation ordinaire. Les Algériens en parlent beaucoup mais dès qu'il s'agit d'écrire, je veux dire le passage à l'écrit est vécu difficilement. L'écrit chez nous est encore sacré, peut-être parce que nous faisons partie de la civilisation d'«Ahl El Kitab». Je pense qu'il est temps de revendiquer sa propre subjectivité, trempons-nous dans l'écriture sans toutefois omettre le droit à l'erreur.

L'Algérien a ses paradoxes. Alors, il a tendance à revendiquer la vérité en voulant son contraire. Parce qu'il croit que dire la vérité va porter atteinte à l'honneur de l'Algérie. L'honneur d'un pays réside dans la vérité.

Qui raconte Meluza finalement

dans «Le Rapt» ?

Deux personnages-narrateurs. L'un est Algérien, l'autre est Français. Le premier était contraint par le hasard de se convertir au camp de l'ennemi et vivait ainsi dans une culpabilité déchirante. Le deuxième est un assassin. Ces deux personnages se rencontrent au fil du roman et s'affrontent. Chacun porte une culpabilité importante, le Français car il fait partie de l'appareil colonial et l'Algérien car il se trouve à tuer les siens.

Dans notre sphère civilisationnelle, nous n'admettons pas que l'autre ait un avis autre que le nôtre. Celui qui a un avis différent est notre ennemi. Pour cela «le rapt» choque car il perçoit la guerre de libération tout autrement. Dans ce sens, ce roman n'est autre que le fruit de ce que j'ai entendu des uns et des autres dans leurs témoignages.

Questionnez n'importe quel paysan qui a vécu la guerre, il vous dira que certes, il admirait les moudjahidine mais aussi il en avait peur... C'est la vie tout simplement, règlements de compte, dépassements...c'est humain !

On a tendance à croire que le centre du roman «le Rapt» est Meluza alors que c'est faux. J'ai

également raconté Octobre 1988 et les gens l'ont curieusement perdu de vue alors que c'est un épisode vraiment douloureux de notre histoire récente.

Lors de votre intervention durant le café littéraire. Vous parlez de l'Algérie adulte, qu'entendez-vous par là ?

Notre pays est un grand pays, il doit regarder la vérité en face. L'Algérie à l'âge d'être adulte, l'est-elle encore, je ne sais pas. Physiquement, elle a l'âge pour cela, mentalement elle ne l'est peut-être pas encore mais elle doit l'être parce que elle a payé le prix fort pour cela, une guerre de libération, elle a payé le prix des derniers événements... Combien faudrait-il encore pour que nous soyons une société enfin libre, simplement libre. Je veux dire sans que nous soyons accusés de travailler pour l'ennemi.

Que pensez-vous de la polémique autour de la caravane d'Albert Camus ici en Algérie ?

J'ai toujours dit que Camus m'indifférait, c'est vrai qu'il a écrit des livres admirables. Mais lui avait un grand problème avec l'élément arabo-berbère ou l'Algérien tout court. Je dis pauvre Camus tu ne m'as pas vu ! Maintenant, empêcher un événement d'avoir lieu est tout à fait désolant et je suis contre toutes les censures.

Qu'en est-il de la polémique autour du film de Bouchareb ?

Le film de Bouchareb a suscité des réactions parmi les ultra, ce sont là les premiers éléments de la polémique. Si l'un des buts de ce film est de raconter les événements de 1945, c'est tout à fait bien. Mai 1945 est insuffisamment connu en France. Voyez-vous, même la France n'est parfois pas prête à reconnaître les crimes commis en son nom. Finalement, ce genre d'attitude n'est pas propre à l'Algérie.

Propos recueillis par Hamida Mechai